

— Ni l'un, ni l'autre, père. André et Rose s'aiment. Aprouvez leur union.

— Mais toi ?

— Je serai heureuse s'ils sont heureux !

Mon père m'attira sur sa poitrine.

— Martine ! dit-il, et sa voix prenait des inflexions d'une tendresse infinie. Martine, raconte-moi tout. J'ai eu tort, peut-être, de ne pas assez veiller à ton bonheur, chère fille ! Une mère ne se remplace pas : la tienne aurait su détourner la douleur qui te frappe aujourd'hui !

Je me raidis contre cette douce insinuation. Je voulais voiler la conduite d'André. Jamais mon père ne lui eût pardonné et que serait devenue Rose ?

— Père, ne cherchez aucune interprétation, dis-je. Je suis bien décidée à ne pas me marier. Cela peut-il vous causer quelque peine de penser que je resterai avec vous, tout occupée de vous chérir, de vous soigner, de vous éviter le plus possible des petites misères de la vie ?

— Rien ne me rendrait plus heureux, si j'étais certain que ce devoir filial te donnerait à toi-même le bonheur. Admettons-le, du reste : de ton plein gré, tu renonces à te marier, soit ; mais que dira André ?

— André veut être votre gendre. Je ne peux devenir sa femme. Rose me remplace. Elle est jeune... elle est jolie !... Tous deux se connaissent bien, ils s'aimeront beaucoup, si, déjà, ils ne s'aiment assez !

— Je le répète, Martine, tout ça n'est pas clair. Tu n'es pas oublieuse, donc, si tu le fais, c'est qu'André n'a pas agi envers toi ainsi qu'il aurait dû le faire... Alors, quelle confiance puis-je avoir en lui ? Non, c'est décidé, je parlerai à André et j'agirai selon ses réponses.

— Quelles réponses exigerez-vous de lui, père ? dis-je avec autant de calme qu'il me fut possible d'en affecter. Vous voyez bien, j'ai arrangé les choses au mieux. Vous aurez un gendre au courant de vos affaires et pouvant vous seconder